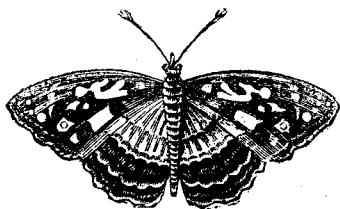
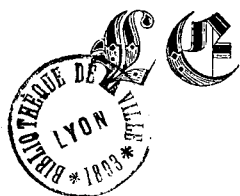


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



LE PAPILLON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

ÉPHÉMÉRIDES. — (11 AOUT 1796.)

Lettre du Général en chef au Directoire exécutif.

Quartier-général à Brescia.

L'ennemi, après sa retraite, occupait en force la Corona et Monte-Baldo; il paraissait vouloir s'y soutenir. Masséna y a marché le 24 thermidor an iv (11 août 1796), s'est emparé de Monte-Baldo, de la Corona, de Preaboco, a pris sept pièces de canon et fait quatre cents prisonniers. Il se loue beaucoup de la 38^e demi-brigade d'infanterie légère, de son aide-de-camp Rey, et de son adjudant-général Chabran.

J'ai ordonné au général Sauret et au général de brigade Saint-Hilaire de se rendre à la Rocca d'Anfo, où l'ennemi paraissait vouloir tenir. Cette opération a réussi : nous avons forcé la Rocca d'Anfo, rencontré l'ennemi à Lodrone : après un léger combat, nous avons pris ses bagages, six pièces de canon et onze cents prisonniers.

Augereau a passé l'Adige, a poussé l'ennemi sur Roveredo, et a fait quelques centaines de prisonniers. L'ennemi a dans Mantoue quatre mille malades; dans ce mois, les environs de cette place sont pestilentiels, et je me borne à y placer des camps d'observation qui tiennent la garnison dans les limites.

Si une division de l'armée du Rhin peut venir prendre

position à Inspruck et jeter l'ennemi sur la droite, je me porterai à Trieste; je ferai sauter son port et saccager la ville.

Si l'armée de Sambre-et-Meuse arrive au Danube, que celle du Rhin puisse être en forces à Inspruck, je marcherai sur Vienne par le chemin de Trieste, et alors nous aurons le temps de retirer les immenses ressources que contient cette place.

Le premier projet peut s'exécuter de suite; pour le second, il faudrait une bonne bataille qui éparpillât le prince Charles, comme j'ai éparpillé Wurmsér, et de suite marcher tous sur Vienne.

La chaleur est excessive. J'ai quinze mille malades; peu, très-peu de mortalité.

J'attends les secours que vous m'annoncez; il n'est encore arrivé que très-peu de choses.

BONAPARTE.

MARIELLA.

Elle était belle, Mariella, avec ses cheveux noirs, ses grands yeux tout brillans de génie et d'amour, sa bouche fraîche et voluptueuse d'où s'échappait une voix pure et harmonieuse comme les sons d'une harpe. — Oh ! oui, elle était belle ! — Dès qu'elle paraissait, les têtes s'avançaient, se pressaient pour la voir, et un

murmure d'admiration se faisait entendre et venait colorer le front de la jeune fille de l'incarnat du plaisir et de l'orgueil.

Puis elle rêvait, la belle Italienne. — Elle rêvait de bonheur et d'amour; son jeune sein se gonflait de brûlans soupirs, et elle jetait autour d'elle de lumineux regards; elle cherchait l'homme en qui elle devait épancher sa vie. — Aimer, toujours aimer, était la pensée de tous ses jours, le rêve de toutes ses nuits, le bonheur dont elle avait coloré son avenir. — Enfant!

Auguste la vit, l'aima, le lui dit, et Mariella, heureuse d'aimer et d'être aimée, confiante en cet amour qui venait si délicieux, si brûlant à son cœur de jeune fille, Mariella jura d'aimer toujours. — Pour croire aux sermens de son Auguste, elle ne demanda pas qu'ils fussent prononcés aux pieds des autels; pour se donner à lui, elle n'attendit pas qu'un prêtre lui permit de faire le bonheur de l'homme qu'elle adorait: du jour qu'elle aima, l'univers fut amour, et aucun remords ne suivit son délire, car Auguste était heureux!

Huit mois s'étaient écoulés; huit mois qui n'avaient été pour Mariella qu'un éclair de félicité, et déjà Auguste en aimait une autre comme une fois il avait aimé Mariella!

Et celle qui lui avait sacrifié sa réputation, son repos, sa vie entière, celle-là restait seule avec ses larmes et son amour. — Et un homme avait détruit toute une existence, tout un avenir de jeune fille!

— Bientôt Mariella sut qu'elle avait une rivale; dès lors la jalousie et la vengeance disputèrent son cœur à l'amour, et l'amante soumise et passionnée ne fut plus qu'une fière et vindicative Italienne. —

Six semaines s'écoulèrent encore; puis on la vit un matin pâle, égarée, prier avec ferveur au pied de la vierge. — Et quand un grand bruit se fit entendre dans l'église, un rire amer et convulsif vint agiter les lèvres de la jeune fille.

— C'était Auguste qui épousait sa nouvelle amante!

Toutes les figures étincelaient de bonheur; les femmes étaient éblouissantes de parure; Auguste, ivre d'amour, jetait de brûlans regards sur sa jeune épouse qui, blanche, couronnée de fleurs, enveloppée d'un nuage d'encens, ressemblait à un Ange. — Seulement, au fond de l'église, on apercevait deux yeux ardents luire à l'ombre d'un pilier!

Et quand la cérémonie fut achevée et que le cortège voulut reprendre sa marche, une femme, rapide comme une flèche, perça la foule, s'avança d'un pas assuré vers Auguste, lui enfonça un poignard dans le cœur et mourut quelques minutes après couverte de sang et en proie à d'horribles convulsions.

— Mariella s'était empoisonnée!

Le lendemain, à la même heure, deux cercueils furent déposés à l'écart dans le cimetière, et tous les

soirs une jeune femme, vêtue de noir, vint s'agenouiller sur la terre qui les couvrait. — Puis un an après cette femme se maria; depuis ce jour nul être vivant n'a visité les deux tombes, et maintenant des touffes de ronces dérobent à tous les regards la place qu'occupent les restes d'Auguste et de Mariella.

SOPHIE G.

MUSIQUE.

Concert donné par MM. Richelini et Schrivaneh.

Malgré l'attrait que devait avoir un Concert donné par deux artistes à réputation, et l'absence de l'opéra dans une ville de cent cinquante mille habitans au moins, où l'on prétend être amateur de bonne musique, la salle de la Bourse n'avait réuni, mercredi soir, qu'un fort mince auditoire: c'est bien mal à propos, selon nous, que l'un de ces deux artistes avait cru devoir, sans doute afin de stimuler davantage la curiosité d'un public trop souvent indifférent, tronquer quelque peu son nom, car c'est bien M. Richelmi que nous avons retrouvé dans le charmant chanteur que nous avons entendu, et non pas M. Richelini de l'Opéra Italien. Le nom primitif avait certes laissé d'assez agréables souvenirs pour que l'artiste qui le porte n'eût pas besoin de le déguiser.

La voix de cet artiste n'est pas forte, mais elle est touchante; ce n'est pas ce qu'on appelle un *grand ténor*, mais quand on a une bonne méthode, on a toujours assez de voix. Avec peu ou beaucoup, la méthode est toujours la même. Ses qualités sont celles de presque tous les *ténors* d'Italie, c'est-à-dire, justesse et facilité; sa prononciation, sa manière d'accentuer sont parfaites; il doit être, sous ces rapports, un excellent professeur. Dans les différens morceaux qu'il a chantés, il a été particulièrement remarquable dans la partie de *ténor* du trio bouffe de l'*Italiana in Algieri* (*Pappataci*), qu'il a non-seulement chantée d'une manière parfaite, mais aussi jouée avec un fort bon ton, et où il a été très-bien secondé par les deux *bassi*, MM. Schrivaneh et C., amateur, qui n'ont pas négligé les petits mots-parlés, obligatoires et de tradition. C'est surtout dans une romance française, fort bien faite et que nous croyons être du compositeur Andrade, que M. Richelmi a ravi son auditoire; car, à l'accent près, on ne peut mettre plus de grâce et d'expression vocale dans ce genre de composition. Dans ses autres morceaux de chant, tels qu'un grand duo de l'*Armida* de Rossini, et celui de *Tancredi* (*M'abbraccia Argirio*), du même auteur, nous n'avons pas été aussi satisfaits. Le genre de musique *seria* ne convient pas aussi bien à ses moyens; elle exige plus de force, plus de verve; et, tout en rendant justice au talent de cet agréable chanteur, nous l'engagerons aussi à ne pas trop

abuser de l'extrême facilité de sa voix, en reproduisant fort souvent les mêmes traits, les mêmes points d'orgue, et notamment celui de l'air *di piacer mi bazza il cor*, de la *Gazza Ladra*, que nous lui entendons faire depuis plusieurs années et presque partout. Fixé à Paris, M. Richelmi est plus à portée que tout autre de renouveler, de rafraîchir ses idées, et nous lui supposons trop d'esprit pour nous en vouloir de notre franchise et de notre désir de le voir se rapprocher encore davantage de la perfection.

M. Schrivanek qu'on entendait ici pour la première fois, est un professeur de violoncelle qui ne nous paraît pas sans mérite; d'abord il nous a semblé excellent musicien. Il réunit plusieurs qualités sur son instrument: une bonne qualité de sons, du goût et une grande habitude dont il abuse peut-être un peu dans son laisser-aller; son jeu est gracieux et facile; cet artiste doit bien jouer le quatuor au salon. La première fantaisie variée qu'il a exécutée, et qui venait de l'être d'une manière si distinguée, il y a peu de temps, par M. G. Haynl, du Conservatoire, dans son dernier concert, demande une franchise, une naïveté d'intention, une verve que le jeune artiste possède déjà à un très-haut degré. La manière de M. Schrivanek n'est peut-être pas celle qui convient tout à fait dans ce genre de composition. Il y a de la pureté dans son jeu, mais aussi quelque froideur et peu de fermeté; c'est presque un *mezzo voce* continuel dans les difficultés, de là une incertitude dans les phrases, dans le mouvement et quelquefois dans les intonations, surtout dans les passages à doubles cordes; ce morceau de musique a été presque entièrement joué, en terme d'artiste dans le *floù*. M. Schrivanek a été plus heureux dans un duo concertant pour deux violoncelles que nous avons reconnu être du célèbre Romberg. Ce morceau plus grave, plus lent, est bien davantage dans sa manière; il y a été on ne peut mieux secondé par le premier violoncelle de Lyon, artiste distingué, que malheureusement on n'entend que fort rarement dans les concerts, homme à talent et dont la timidité n'est due qu'à une extrême modestie; c'est nommer au public, M. Gilbert.

Nous avions presque l'intention de garder le silence sur une des Dames qui se sont fait entendre dans la soirée, car voulant avant tout, et d'après notre principe, être vrais, nous ne voudrions pourtant pas passer pour peu galans. Sachant néanmoins que cette Dame amateur a l'intention de devenir artiste, nous venons, tout en rendant justice à son mérite actuel, la prier de recevoir amicalement quelques conseils que nous devons lui adresser dans son seul intérêt.

Il n'est guère possible de voir plus de dispositions naturelles et primitives pour le chant, que n'en montre cette jeune Dame; mais elle ne possède point encore parfaitement la connaissance de cet art difficile. Il y a déjà plusieurs années qu'elle s'en occupe, il est

donc temps et grandement temps de lui dire toute la vérité. Elle se trompe ou plutôt on la trompe. C'est dans une fausse route qu'on la conduit; quoique belle et étendue, sa voix n'est seulement pas encore classée; nous sommes convaincus qu'elle-même ne pourrait affirmer quel caractère de voix elle a; sa respiration est souvent vicieuse et point réglée, sa prononciation italienne n'est pas italienne, sa prononciation française n'est pas française, sa manière de faire les gammes dénote une absence complète de vocalisation; il faut nécessairement que les personnes qui l'ont guidée jusqu'à présent soient elles-mêmes dans une ignorance totale des premières notions du chant. Nous sommes désespérés de nous croire dans l'obligation de dire de semblables vérités, mais elles ne doivent pas être désespérantes pour M^{me} ***; avec d'aussi beaux moyens et une aussi grande envie d'apprendre, on ne peut manquer de réussir; pour dernier avis, nous devons donc conseiller à cette intéressante personne de se mettre entre les mains de ce qu'on appelle un professeur de chant; si ceux qui l'entourent ne sont pas dignes de sa confiance, ceux de Paris seront peut-être plus heureux; mais nous le répétons, il est temps?

Le Concert de MM. Richelini et Schrivanek a été terminé, par quelques nocturnes, avec accompagnement de Bariton, instrument qui tient l'intermédiaire entre le haut-bois et le basson, et que M. Sabon joue avec beaucoup de goût. Nous pensons que ce genre de musique produirait un charmant effet dans une sérénade, et surtout dans une sérénade sur l'eau. En résumé, la soirée musicale de ces deux Messieurs a fait généralement plaisir, mais doit avoir été fort peu productive pour eux, ce qui n'arrive que trop souvent à Lyon.

A ELLE.

Moi, j'aime cette jeune femme
Aux yeux de jais, au sourire amoureux;
Sur son front blanc, aussi pur que son âme
Que j'aime à voir jouer ses noirs cheveux.

Moi j'aime une vierge sévère
Cachant le trouble de son sein
Sous les plis ondoyans d'une gaze légère,
Que déchire plus tard une amoureuse main.

Moi, j'aime une blonde rieuse,
Aux blanches dents, aux lèvres de corail,
Et sa chevelure soyeuse
S'agitant dans les airs comme un large éventail.

Moi, j'aime cette jeune fille
Qui de tous les plaisirs encor n'en goûte aucun;
De cette belle fleur, au sein de sa famille,
Un papillon viendra savourer le parfum.

Moi, j'aime une femme coquette
 Qui fait de sa beauté garder un souvenir ;
 Qui laisse voir avec plaisir
 Dans chaque ride une conquête.

Toi pour qui je trace ces vers,
 De la femme garde les charmes ;
 La femme a de plus fortes armes
 Que tous les rois de l'univers.

Sur les femmes tu veux régner en souveraine,
 Tu veux franchir les airs sans craindre le trépas ;
 Jusqu'aux portes du ciel l'aigle arrive sans peine,
 Mais tu sais bien qu'il n'y pénètre pas.

De la femme reprends la grâce,
 Quitte cet habit masculin,
 Que la couronne se replace
 Sur ton front modeste et serein.

Rien n'est joli comme la femme ;
 Va, crois moi, sois femme toujours,
 Adoucis ton regard de flamme
 Sous le doux voile des amours.

Je ne veux point de renommée,
 Oh ! je ne veux pas, moi, m'élever jusqu'aux cieux ;
 Je ne veux rien qu'aimer, et surtout être aimée ;
 Etre femme ici-bas, peut-on désirer mieux ?

CLARA FRANCA.



THÉÂTRE.

Notre question dramatique ressemble un peu au feu gouvernement de M. Decazes. C'est un système de bascule, et voici comment. Il y a quelques mois, on avait encore la possibilité d'organiser, pour l'année courante, les plus belles troupes en tout genre qu'on eût jamais applaudies à Lyon. Eh ! bien, alors le conseil municipal refusa toute espèce de subvention, et rien ne put se terminer. Aujourd'hui, ce même conseil municipal, jugeant comme le tribunal de Voltaire, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et toujours bien, a reconnu la nécessité d'une subvention ; il est prêt à l'accorder, mais, pendant que le temps s'écoulait en inutiles pourparlers, les artistes de talent que l'on avait en vue et avec lesquels on était en correspondance, se sont engagés ailleurs, et un bon premier-ténor ainsi qu'une bonne première-chanteuse sont devenus presque impossibles à trouver.

Sirant est engagé à Bruxelles, Lafeuillade à Toulouse, Moreau-Sainti à l'Opéra-Comique (qui cependant n'est encore qu'en projet), Andrieux à Rouen, Théophile à Liège, et Lecomte, car dans la pénurie on a songé même à Lecomte, Lecomte est on ne sait où. Il en est presque de même pour les premières-chanteuses. Espérons cependant qu'une main ferme et

intelligente viendra à bout de surmonter toutes les difficultés, et de faire jaillir une organisation satisfaisante du chaos dans lequel nous sommes.

Nous croyons, au reste, pouvoir affirmer que les ténèbres, pour ainsi dire diplomatiques, dont toute cette affaire est encore prudemment enveloppée, ne tarderont pas à s'éclaircir, et que nous pourrons, dans notre prochain Numéro, annoncer à nos lecteurs une heureuse solution de toutes les questions dramatiques encore en litige.

— Brunet a fait, jeudi, sa première apparition sur notre scène, et jamais foule aussi compacte ne s'était pressée dans le Grand-Théâtre. C'était l'effet de la grande réputation de cet excellent acteur, bien plus sans doute que l'attrait des ouvrages, dans lesquels il devait se montrer. Il faut le dire franchement, le talent de Brunet n'a pas vieilli, mais les *jocrisses* sont diablement *perruques* pour l'an de grâce 1832, et nous ne conseillerions pas à un autre que celui qui leur a donné naguères tant de vogue de tenter de les implanter aujourd'hui sur nos théâtres. Les bêtises qui faisaient pâmer nos pères, sous le directoire et sous l'empire, sont totalement passées de mode. Elles se sont consumées par leur succès même, et ne peuvent plus avoir d'influence sur un public habitué, depuis long-temps, à des charges plus spirituelles.

Malgré le peu de charmes que pouvaient offrir les *Habitans des Landes* et le *Désespoir de Jocrisse*, Brunet n'en a pas moins produit un grand effet par son comique vrai et profond, et nous l'attendons ce soir à M. Jolivet de *l'Intérieur d'une Étude*, pour lui payer en entier le juste tribut d'éloges qu'il mérite. Au moins voilà un ouvrage plus nouveau, un ouvrage de Scribe, un tableau de mœurs dans lequel Brunet sera à la véritable place que lui assigne son talent, et le rire qu'il provoquera sera un bon rire, un rire d'excellente compagnie. Nous désirons seulement que l'entourage qu'on lui donnera dans cet ouvrage soit un peu mieux que celui qu'il avait mercredi, contre lequel les sifflets du public ont vivement protesté. Dans certaines villes de province, les sujets les plus aimés se font un plaisir et un devoir de paraître à côté d'un acteur en représentation ; c'est en même temps une marque de déférence pour les spectateurs. A l'avenir, nous voudrions bien qu'il en fût de même à Lyon. Brunet mérite plus que tout autre cette marque d'estime et d'amitié de la part de ses camarades, car, on a beau avoir du talent, il est prouvé depuis long-temps qu'on ne joue pas la comédie tout seul.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier Numéro, est **LOGOCRIPHE**, dans lequel on trouve :

Pô, rôle, oie, loir, gorge, orgie, or, roi, horloge, gril, loge, gloire, pie, orge, Loire, ogre.